



# Fashion week de Paris : la haute couture en quatre exemples

*Le Nouvel Obs*

Fashion week de Paris : la haute couture en quatre exemples

**La semaine de la haute couture automne-hiver 2025-2026 s'achève s'achève ce jeudi 10 juillet dans la Ville lumière. Réflexion et émerveillement autour des défilés Giorgio Armani Privé, Chanel, Balenciaga et Maison Margiela Artisanal.**

Cette chose est à nous, elle est française. Et quand elle n'est pas française, c'est à Paris qu'elle se passe. La haute couture. Deux fois par an. Or il y a de moins en moins de monde à ces défilés-là. Même les journaux étrangers diligents font moins de critiques. C'est qu'en accaparant à peu près tous les jours du calendrier, la mode provoque une sorte de saturation. Ça, c'est le premier point. Il y en a un autre : si une robe de princesse fait encore rêver quelques petites filles dans le monde, et quelques femmes aussi, cet accoutrement a perdu beaucoup de son sortilège. On ne peut faire vivre une grande maison en habillant des célébrités le temps d'un tapis rouge. Cela doit aussi être porté dans la vie réelle par des personnes « vivant comme ça », ainsi que l'a si bien résumé un collègue. Et même là-bas, dans les pays où, soit-disant, on aime beaucoup ce qui brille et où l'on peut avoir la fameuse « vie qui va avec », ça bouge. Au défilé Giorgio Armani Privé, j'étais placée à côté d'une femme et de ses deux filles. Elles se ressemblaient étonnamment toutes les trois, et je le leur ai dit. Une conversation s'est engagée. Elles venaient du Koweït et avaient fait le voyage pour choisir la robe de mariée de l'une des deux filles. Elles étaient ravissantes. Habillées de pied en cap dans des vêtements de grandes marques, elles étaient ce que l'on appelle dans le métier des « Very Important Clients », un VIC qui sonne comme VIP ( « Very Important People » ) et a presque l'aura de la célébrité. Au premier rang, bien sûr. J'ai demandé à la future mariée si elle avait une idée en tête à propos de sa robe. Elle a tout de suite dit : « Quelque chose de très simple. » Certes, cette jeune femme et moi ne mettons peut-être pas le curseur du simple au même endroit. Mais, tout de même, j'ai vu qu'elle y tenait. Durant le show, elle me faisait un petit signe du menton quand une robe lui plaisait. Et, avec un goût très sûr, elle a presque levé un pouce, à la romaine, au passage d'une robe de velours noir, que sans doute elle imaginait en velours blanc, une robe très échantonnée sur les seins (quasi jusqu'au nombril), mais avec ce décolleté d'une part recouvert de brillants et d'autre part possiblement recouvrable d'une pièce de soie. Tout ça, je voyais qu'elle y pensait. Quand le show a été terminé, elle m'a confirmé qu'elle avait flashé sur cette robe et m'a demandé si cela me semblait beau, du velours blanc. Je repensais à toutes les sublimes robes du soir en velours blanc que j'ai vues dans ma vie, aux archives dans les musées, mes yeux brillaient. Je ne sais pas ce que cette jeune femme choisira en définitive. Ni même si elle choisira quelque chose dans cette maison-là, qui excelle en robes du soir. Mais ce que je sais, c'est que j'ai approché là un monde dont il faut bien reconnaître qu'il existe et qu'il fait vivre une partie de notre artisanat, qu'il soit français ou italien. La grande hystérie à l'entrée du show, les célébrités présentes, le cirque habituel, mes trois nouvelles amies n'y pensaient pas, c'était même le cadet de leur souci. Elles venaient faire leur marché. Mon marché, moi, je ne peux évidemment pas le faire dans un défilé de haute couture. J'en suis réduite, si je puis dire, à considérer ces défilés si spéciaux comme des somptueuses soirées costumées dans lesquelles je n'irai jamais. Et c'est très beau aussi vu sous cet angle. Au défilé Chanel, une robe blanche à volants mais assez simple, portée sous un immense manteau chocolat, en plume et tweed. Une splendeur. Le rêve de « la vie qui va avec » s'enclenche immédiatement. Chacun le fait à sa



manière. Je ne rêve pas prince charmant. Je ne me vois pas en princesse. Ce que je vois ? Un habit pour un remake de « l'Année dernière à Marienbad » et une vie... littéraire. Quelle importance que je ne puisse pas m'offrir ce manteau, si ce vêtement a, lui, à m'offrir au moins sa beauté. Et puis, je ne sais pas, ça donne des idées, on a envie de sortir le soir, de se savonner davantage (même si on se savonne déjà beaucoup), de marcher la tête plus haute. Donc, il se passe quelque chose. Certaines de mes collègues pensent d'emblée aux heures de travail que la confection d'un tel vêtement a nécessité. Moi, tout en trouvant cette information intéressante si d'aventure elle vient à mes oreilles, je ne pense qu'au résultat, à la poésie, au tour de magie. C'est encore une autre histoire chez Balenciaga. Dernier défilé de Demna - le créateur, qui était à la tête de la maison depuis dix ans, part chez Gucci. Tandis qu'au siège de Kering, à Paris, une exposition retrace l'apport du directeur artistique à Balenciaga, on voit arriver les invités, tous tellement lookés « en Bal » qu'on en est à se demander si, en fait, le défilé n'a pas commencé. Ce serait bien du Demna tout craché de faire un coup pareil. Mais non, une fois cette faune parfois réussie et parfois repoussante assise, le défilé commence. Demna chez Gucci : le directeur artistique dont la main ne tremble pas. Des vestes et manteaux à la coupe folle, au nom de cette obsession de Balenciaga pour la dramaturgie de la structure des habits. Que Demna ait eu cela dans les doigts pendant toutes ces années, c'est une évidence. Mais il tente aussi toujours, en haute couture, de nous interroger sur ce qu'est un habit d'exception. Il veut à tout prix relier cela à la vie. Et, pour lui, la fameuse « vie qui va avec » est liée à une attitude. Une attitude couture, c'est comme dans la célèbre phrase de la publicité, « nous n'avons pas les mêmes valeurs, monsieur l'huissier ». Alors, soignant les matières, les coupes et l'intention même, il montre des choses qui pourraient aller demain dans la rue. La force de ça. Et me voici chez Maison Margiela Artisanal. Là encore, un nouveau venu dans la place, Glenn Martens. Il succède à John Galliano, rien que ça. Au début, c'est à la fois somptueux, une femme enveloppée dans un plastique savamment ouvragé et drapé, et crispant : car on connaît ces allures spectrales, visages entièrement masqués. C'est comme une règle de la mode. Et, ensuite, on connaît et reconnaît ce côté puzzle des codes Margiela. Mais, peu à peu, viennent, si j'ose dire, les vêtements. Et pour quelques robes à couper le souffle, pour une jupe en plume à perdre la tête (d'ailleurs elle-même peu visible), le talent de Glenn Martens vous saute au cœur. On en oublie les talons qui rendent la démarche hasardeuse (en plus que les mannequins voient mal sous le masque), on en oublie le fétichisme, quelque chose se produit : une robe qui dit l'époque. ■

